

Séance du 12 juin 2023

Les écrivains et les œuvres littéraires sur la guerre de 14–18. Histoire ? Littérature ?

Jean-Marie ROUVIER

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS CLÉS

Guerre de 14-18 ; Histoire et Littérature ; Romans Prix Goncourt ; Jean-Norton Cru ; Dorgelès, Barbusse, Céline, Giono, Cendrars, Delteil, Ernst Jünger.

RÉSUMÉ

La période de la guerre 1914-18 fut l'occasion de noircir des centaines de milliers de pages sous toutes les formes : romans, journaux, carnets, poésies, lettres... Un soldat engagé sur le front, professeur de lettres au Canada, Jean-Norton Cru, a mis à profit sa présence sur le front pour réunir tout ce qu'il pouvait trouver comme écrits de soldats quelle qu'en soit la parution. Il poursuit ce travail colossal des années encore au retour de la guerre et fit paraître, en 1923, sous le titre *Témoins*, sous-titré *Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, passant au crible plus de trois cents ouvrages, un compte-rendu exhaustif et critique souvent sévère par référence à l'exigence de la vérité historique du témoignage contenu dans ces textes. Il les classa avec grand soin par nature. Ce fut le départ de ma réflexion. Mais je me suis attaché à étudier exclusivement la littérature romanesque, en soulignant les œuvres majeures ou significatives écrites sur plusieurs angles : sur la guerre, autour de la guerre et à partir de la guerre. En raison du temps imparti pour la conférence je n'ai pu faire l'analyse exhaustive des romans que j'aurais souhaité présenter. J'ai dû faire des choix et passer sous silence des œuvres maîtresses. Le but était une invitation à lire ou relire ces œuvres littéraires dont certaines ont été couronnées par des prix prestigieux. Toutes méritent lecture, respect et, pour certaines, admiration. Elles donnent à la littérature leurs lettres de noblesse et à l'Histoire sa justification pour les lecteurs.

1. Présentation générale

Lorsqu'il s'est agi, il a quelques mois de cela, de donner un titre à la conférence que je m'étais proposé de vous présenter, j'ai compris que j'allais me heurter à quelques difficultés, en réalité, insoupçonnées : sélectionner des œuvres marquantes, originales ou singulières (romans, récits), et en faire devant vous une analyse succincte, soit sur, soit autour, soit à partir de la guerre, et j'ai très vite réalisé l'ampleur du chantier.

Alors qu'il était encore au milieu de nous, je me suis ouvert bien simplement de ma démarche auprès du professeur Pierre Barral, notre éminent collègue, référence absolue pour cette période de l'Histoire. Après avoir salué, peut-être avec une pointe d'ironie, la hardiesse de mon entreprise, il m'a simplement demandé si je connaissais le travail de Jean Norton Cru. Je lui ai répondu avec franchise et grande humilité que

j'ignorais tout de cet auteur et de son œuvre maîtresse. Le chantier était désormais clairement posé devant moi.

Qui était-il, cet homme si incontournable ? J'ai appris à le fréquenter. Jean-Norton Cru, natif de l'Ariège, était professeur de Lettres dans une université à Montréal. Il a été appelé sur le front en août 1914 avec des centaines de milliers de soldats anonymes. Il a fait toute la guerre, en essayant de survivre, mais avec en tête une idée quasi obsessionnelle, prendre le temps de lire, beaucoup, abondamment, méticuleusement tout ce qui était écrit, publié sous quelque forme que ce fût, même à compte d'auteur ou à titre privé, avec une exigence unique et absolue que ces écrits aient trait à la guerre, à partir des faits de guerre qui se déroulaient sous les yeux des auteurs dont ils étaient les témoins. De retour du front, il a poursuivi son travail de recherches, avec obstination, patience et méthode. Il a amplifié son analyse critique et publié dix ans après la fin de la guerre, en 1929, un ouvrage synthétique de près de 900 pages portant le titre *Témoins*, sous-titré *Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, passant au crible plus de trois cents ouvrages. Ayant ce gros livre monumental entre les mains, je me suis astreint à lire, dans un premier temps, la longue préface, pour m'imprégner de sa méthodologie et connaître précisément le classement que l'auteur a opéré parmi tous ces ouvrages. J'ai ensuite volontairement reposé cette Somme pour me consacrer aux œuvres que j'avais sélectionnées : une vingtaine d'ouvrages.

Préalablement à cette présentation, je crois honorable de rendre hommage aux écrivains et hommes de lettres qui ont payé un lourd tribut à la guerre. L'Association des écrivains combattants, fondée en 1919, a comptabilisé 560 auteurs dont les noms furent inscrits sur des plaques apposées au Panthéon en 1927. Il y a, parmi eux, de nombreux écrivains modestes ou inconnus, mais également quelques noms illustres de la littérature. Citons Alain-Fournier, auteur *du Grand Meaulnes*, tué dans les premières semaines de la guerre, le 22 septembre 1914. Il avait 27 ans. Parmi les grands écrivains morts dans les premiers jours des combats, il faut évoquer bien sûr la mémoire de Charles Péguy, mort le 5 septembre 1914, âgé de 41 ans. Je ne peux oublier une autre personnalité du monde littéraire, Ernest Psichari, petit-fils par sa mère d'Ernest Renan et fils de Jean Psichari. Il publie en 1913, *L'appel des armes*. Ernest Psichari confirme sa rupture avec son milieu intellectuel et familial d'origine. Il naît et grandit entouré des idées nouvelles de l'époque. Dans ce roman très inspiré de sa propre vie, il raconte l'histoire d'un jeune homme, Maurice Vincent, fils d'un instituteur antimilitariste qui décide de rejoindre l'armée et, avec elle, le cortège des idées traditionnelles qu'elle véhicule : honneur, sacrifice, service de la patrie, préparation à la guerre. Vincent, c'est Psichari lui-même. Il connaîtra les longs séjours dans le désert où il se convertira au Christ. Mobilisé en 1914, il tombe en héros le 22 août de la même année, à l'âge de 31 ans. Ce fut la journée la plus sinistre de la guerre.

Quelques grands noms de la littérature ont participé à la guerre, sinon directement sur le front, au moins dans les services aux soldats :

- Georges Bernanos, réformé en 1911 – il a 23 ans –, s'est engagé volontaire, au 6^e Dragon, de février 1915 à l'Armistice. Il écrit son journal de guerre 1939-1940 qui paraît sous le titre *Les enfants humiliés*, édité après sa mort en 1949. Cet ouvrage a été écrit par Bernanos dans l'amertume et la colère des souvenirs de cette guerre qu'il a vécue « À l'avant », selon son expression, méprisant « l'Arrière ». Il révèle la puissance de l'écriture de l'auteur, brûlante et irradiante. Il a écrit, je cite : « J'écris comme je souffre »... Plus loin à la fin de ses carnets : « L'espérance, voilà le mot que je voulais écrire ».

- Une autre figure éminente de la pensée et de l'écriture, a été marquée par la grande guerre, Pierre Teilhard de Chardin, prêtre, brancardier et infirmier sur le front. Il écrit en 1917 un livre fondateur, *La nostalgie du front*, repris sous le titre *Écrits de guerre*, ouvrage majeur de sa pensée. Dans ce texte, Teilhard de Chardin cherche à analyser « ce

sentiment de plénitude et de surhumain » qu'il éprouve au Front, en dépit de l'horreur. Il ne s'agit pas pour autant d'une apologie de la guerre.

J'ai dû faire de nombreux choix au cours de cette présentation pour rester dans le sujet et demeurer dans le temps imparti. Ainsi, j'ai exclu les œuvres poétiques, laissant dans l'oubli le grand poète Guillaume Apollinaire qui a eu une conduite héroïque sur le front et laissé une œuvre poétique d'une belle sensibilité (*Les poèmes à Lou, Calligrammes* notamment).

Je peux maintenant entrer dans le vif de mon propos en suivant le plan ci-après, en deux parties déséquilibrées nécessairement :

- Présentation des œuvres retenues, plus longue.
- Essai de réflexion : Vérité ou fiction ? Histoire ou Littérature ? En forme de conclusion.

2. Présentation des œuvres littéraires retenues

Dans son ouvrage de référence établi sur la période 1915-1928, Norton-Cru avait retenu une quarantaine de romans. La production littéraire s'est poursuivie sans relâche, une centaine d'œuvres sont venues grossir les rayons de bibliothèque. J'ai fait mon choix selon un ordre chronologique de parution. J'ai essayé chaque fois de comprendre ce que voulait exprimer l'auteur, à quel public il s'adressait et comment son œuvre a été accueillie.

Au demeurant, j'avais conscience qu'un pan entier sur le contenu des œuvres faisait défaut. Il a suffi d'un geste simple, presque anodin, mais providentiel d'un de nos collègues pour que la présentation trouve une toute autre densité. À l'issue d'une séance de notre Académie, notre collègue Gérard Dédeyan me confia un ouvrage écrit par son père, Charles Dédeyan, paru en 1971, sous le titre magnifique : *Une guerre dans le mal des hommes*.

L'auteur, Professeur à la Sorbonne, retenant le témoignage de cinq parmi les plus grands romanciers connus, Barbusse, Dorgelès, Remarque, Duhamel et Hemingway, a voulu montrer comment les sentiments éprouvés par les combattants de la première Grande Guerre sont à l'origine de la sensibilité contemporaine : le sens de la souffrance, de la solitude, les vicissitudes de l'amour, le problème du bien et du mal dans la perspective de l'absurde, des réflexions métaphysiques sur les thèmes de Dieu et de la mort, ainsi que l'espoir et l'espérance avec le retour des combattants sont ici analysés d'une manière aussi objective que possible. J'avais là, sous les yeux, les thématiques qui recourent et nourrissent l'ensemble de la littérature qui va être évoquée. Il convient de les garder en mémoire comme toile de fonds des œuvres proposées à votre curiosité attentive.

Je commence la présentation par les six livres qui ont chacun été couronnés du Prix Goncourt. Pour la petite histoire ou la grande histoire littéraire – si vous préférez –, il faut se souvenir que le grand Marcel Proust, promis à cette distinction dès 1913, a dû s'effacer six fois avant d'être à son tour couronné en 1919. En effet, le 10 décembre 1919, c'est une victoire qu'on célèbre au 102 bd Hausmann à Paris dans l'appartement du Maître. Léon Daudet, dans tous ses états, vient annoncer à son protégé qu'il venait d'emporter le Goncourt avec ses *Jeunes filles en fleurs* contre son adversaire, Dorgelès, pour les *Croix de Bois*. Ces écrivains que je vais évoquer maintenant sont tous des combattants. Ils ont écrit « sur » la guerre. C'est à ce titre que leurs œuvres ont été couronnées par le Prix Goncourt.

Adrien Bertrand : *l'Appel du sol écrit en 1914, publié en 1916, honoré du Prix Goncourt au titre de l'année 1914 qui n'avait pas alors été attribué.*

L'auteur avait 20 ans le jour de la mobilisation, comme maréchal des logis. Blessé gravement le 20 août, il fut hospitalisé et commença la rédaction d'un roman à partir du journal écrit par son frère.

René Benjamin : *Gaspard, publié en 1915, couronné par le Prix Goncourt la même année 1915. Il était le seul roman en compétition.*

L'auteur avait écrit trois livres avant celui-ci qui le fit connaître. Son propos n'était pas seulement « le témoignage des combats et des souffrances, mais d'écrire un roman ».

Henri Barbusse : *Le Feu, Prix Goncourt 1916.*

Portant le sous-titre *Journal d'une escouade*, voici l'un des récits les plus emblématiques écrits sur la guerre. L'auteur utilise la langue des poilus et fait vivre ses personnages à l'intérieur des tranchées avec un seul mot en tête : « Il faut tenir ». Il rend un hommage respectueux au courage et à la loyauté des soldats.

Henry Malherbe : *La Flamme au poing, Prix Goncourt 1917.*

Il écrit ce roman à partir de notes écrites, détruites volontairement, et des rapports d'actions d'amis combattants. Il s'expliqua sur ces gestes : « C'est assez pour moi d'avoir voyagé dans cet abîme ». Henry Malherbe fut président de l'Association des écrivains combattants, fondée en juillet 1919.

Georges Duhamel : *La vie des martyrs, paru en 1917, Célébration, paru en 1918. Prix Goncourt en 1918.*

L'auteur, surtout connu pour sa chronique des *Pasquier*, grande fresque humaniste, était docteur en médecine. En août 14, il se déclara volontaire, et s'engagea comme chirurgien. Dans ces deux romans où se mêlent la fiction, la réalité et la littérature, sous forme de contes pudiques et compassionnels, il témoigne sur la guerre, avec humanisme et philosophie. Ce livre a connu un grand succès d'édition. Il est retenu par tous les critiques littéraires comme l'un des meilleurs écrits sur la guerre 14-18.

Roland Dorgelès : *Les Croix de bois, prix Femina 1919.*

Ce roman décrit les horreurs de la guerre dans la cruelle vérité d'un témoignage vécu. La mort est toujours présente. Les croix de bois jalonnent le parcours meurtrier de ces soldats perdus.

Ce livre, parmi les plus connus de la littérature sur la guerre, échappa de deux voix au Prix Goncourt. À cet instant, on pourrait s'interroger sur les raisons qui ont présidé aux choix consécutifs de ces ouvrages pour l'attribution de ce prix. Peut-on dire que le Goncourt a été détourné de son objectif purement littéraire pour une autre mission de caractère plus politique, imposée par les circonstances de la guerre ? C'est un autre débat. Avec l'élection de Marcel Proust, en 1919, les événements reprirent leur cours normal.

Au milieu des œuvres innombrables qui ont noirci des pages de récits brûlants et réalistes dans les tranchées, quelques fois teintés d'humour, un livre paraît qui mérite l'attention et le respect.

Pierre Loti : *Soldats bleus, journal intime 14-18, paru en 1918, réédité à la Table ronde en 2014.*

Faire surgir de l'oubli cet écrit de Pierre Loti, au titre énigmatique, peut surprendre, mais cela m'a paru comme une exigence morale et intellectuelle. Académicien, homme de lettres célèbre au moment de la déclaration de la guerre, Pierre Loti est né Viaud. La vieille reine [Pomaré](#) de Tahiti lui donne le surnom de *Loti*, du nom d'une fleur tropicale. Il avait une réputation établie d'écrivain orientaliste, cédant volontiers aux excentricités. Son fils, Samuel, fut normalement enrôlé et partit sur le front. Le père, manifestant sa solidarité et son attachement à son fils, demanda à s'engager malgré son âge avancé (65 ans). Il fut retenu et désigné agent de liaison auprès du Général Gallieni. Il écrivait tous les jours à son fils. Au retour, dans un style poétique, un peu ampoulé parfois, il décrit ce qu'il avait vu en idéalisant le courage des combattants. Écoutons ce court extrait : « Il y a même encore la tranchée des squelettes, une tranchée qui, pendant des mois, fut

tellement arrosée d'obus de part et d'autre que l'on ne put songer à venir y relever les morts ; jusqu'à des jours plus calmes, on les a laissés dans leur glorieuse tombe provisoire où le soleil de l'été les a presque momifiés ».

Pendant les quelques années qui suivirent la déclaration d'Armistice, plus aucun combattant, soldat sur le front, ne souhaita s'exprimer. Le choix des deux écrivains qui suivent peut surprendre. Le deux ont participé à la guerre et leur roman et leur héros sont profondément marqués par le ressenti de la guerre.

Jean Cocteau : *Thomas l'imposteur, paru en 1923.*

Ce roman nous raconte l'histoire d'un jeune homme, Guillaume Thomas, orphelin, élevé par sa mère avec une grande liberté, pour lequel le mensonge était un jeu. Avec la guerre, il joua le personnage du soldat. Il s'inventa une vie de héros. Il se construisit dans un réel tragique, une image de séducteur conquérant. Imposture, mensonge, aventure, mystère, poésie tout nous ramène à l'univers de Cocteau mêlant le réel et l'onirique dans une langue poétique personnelle. Ce livre écrit en 5 semaines avait fait l'objet d'une maturation de 5 ans. Le lien avec la guerre peut paraître ténu, mais Cocteau, sans être un soldat assidu, a accompagné sur le terrain les soldats souffrants et blessés.

Colette : *La fin de Chéri, paru en 1926.*

Après une séparation fracassante avec Willy, de sinistre mémoire, Colette rencontra, en 1912, Henri de Jouvenel co-rédacteur en chef du journal *Le Matin*. Elle l'épousa. Elle manifesta le désir d'aller sur le front, notamment à Verdun pour couvrir les combats. Son talent fut tel qu'elle fut sollicitée par les plus grands journaux, notamment le *Figaro*. Il s'agit d'un véritable album de guerre, des croquis de combats. Elle écrivait : « Je ne raisonne pas sur la guerre. Ce n'est pas le rôle d'une femme de raisonner sur la guerre ».

Lorsqu'elle revint à Paris, elle reprit et acheva la série des romans de son héros *Chéri*. Imprégnée, désarmée des traumatismes qu'elle a connus, laissant des traces, elle les transposa dans son personnage, auparavant léger et fantasque jusqu'à l'issue fatale. Ainsi se termine le roman : « Il se hâta... et il ne connut plus rien de la vie, au-delà d'un effort de l'index sur une petite saillie d'acier fileté ». Vous l'avez compris, il tenait dans sa main le pistolet.

C'est un monde qui s'écroulait. La guerre et le temps ont emporté beaucoup de choses. Désormais, les écrivains, fussent-ils combattants sur le front, ont pris de la distance par rapport au conflit, aux combats et aux sentiments qu'ils ont éprouvés. Ils s'appuient sur leur expérience pour écrire une œuvre universelle romancée, originale et saisissante dans une langue personnelle, parfois totalement inventée.

Joseph Delteil : *Les Poilus, paru en 1926.*

Ce serait une faute impardonnable de ne pas citer dans ce Panthéon littéraire Joseph Delteil. Son roman "*les Poilus*" est difficilement classable : roman historique, poétiquement épique, toujours marqué d'une pointe d'ironie et d'une généreuse humanité. Catégorique quand il s'agit de crier "*À bas la guerre*", ce qui lui valut l'étiquette de pacifiste, il est également épique et pleinement patriotique, lorsqu'il s'agit de rendre hommage à la France terrienne, à ses soldats qui "*serviront de chair à canon*" et qui affichent comme un étendard à tout jamais marqué de leur sang le nom de *Poilus*. Tout cela respire la langue de Delteil qui est une longue célébration. Elle crie l'amour, le respect, la colère. La phrase est courte, haletante, des descriptions précises et minutieuses, des portraits ciselés au scalpel.

Un court extrait « *Les Tranchées. Là règne un homme qu'on appelle le Paysan. Les Tranchées, c'est affaire de remueurs de terre, c'est affaire de paysans. C'est*

l'installation de la guerre à la campagne, dans un décor de travaux et de saisons. Les Tranchées, c'est le retour à la terre. »

Jean Giono : *Le grand Troupeau, paru en 1931.*

Giono avait 19 ans le jour de la mobilisation. Jeune fantassin, il participa au combat sur le front pendant plus de trois ans : Verdun en juin 1916, Fort de Vaux en août de la même année, au chemin des Dames en avril-mai 1917, et sur le mont Kemel, dans les Flandres en mai 1918 où il fut gazé et eut les paupières brûlées. C'est cette expérience terrible qui a traumatisé Giono. Elle a conforté ses opinions pacifistes, forgé son esprit antimilitariste. Elle l'a conduit à une réflexion profonde sur la guerre et à la nécessité de l'évoquer dans un livre à portée symbolique et universelle. Il décrit une grande fresque où s'oppose en miroir, dans une métaphore puissante, l'image de l'immense troupeau de bétail qui rentre prématurément de l'estive à la fin de l'été en Provence ou ailleurs, et l'image des bergers appelés au front, celle des masses de soldats, comme un troupeau de bétail humain qui sera broyé pendant les combats. Chez ces hommes, pas d'héroïsme, ni de soumission, mais une grande fraternité. Dans ce récit, la guerre est évoquée, sans dramaturgie de bruit, de feu ou de l'horreur des blessures. Giono fait passer le lecteur du troupeau provençal au champ de bataille, sans références de lieux, de dates. Ce flou voulu par l'auteur situe le récit hors du temps et lui donne une force supplémentaire. Les hommes seuls importent. La langue puissante d'imagination, maniant avec subtilité l'ellipse, le lyrisme et le mystère conduit le lecteur à une réflexion personnelle sur le mal à dénoncer et le pacifisme entre les hommes à rechercher constamment. C'était la pensée profonde qui a conduit toute l'œuvre et la vie de Giono.

Giono ne parle pas de la guerre mais de la vie plus forte que la mort : *« Si Dieu m'écoute, il te sera donné d'aimer lentement, lentement dans tous tes amours, comme un qui tient les bras de la charrue et qui va un peu plus profond chaque jour. Tu ne pleureras jamais la larme d'eau par les yeux, mais, comme la vigne, par l'endroit que le sort aura taillé et ça te fera de la vie sous les pieds, de la mousse sur la poitrine et de la santé tout autour. »*

Louis-Ferdinand Céline : *Voyage au bout de la nuit, paru en 1932, obtient le Prix Renaudot la même année, manquant le prix Goncourt de deux voix*

Le 15 octobre 1932, paraît chez Denoël, le premier roman de Louis-Ferdinand Destouches, docteur en médecine, dit Louis-Ferdinand Céline. Ce livre, dès sa parution, eut un retentissement considérable avec ses détracteurs et ses thuriféraires. Ce fut un succès de librairie. Il est écrit à la première personne avec les mots, le vocabulaire et la langue totalement inventée du personnage narrateur, Ferdinand Bardamu qui est l'auteur lui-même. Il vécut au front la Grande guerre. Céline, sous-officier, participa aux combats et fut grièvement blessé. Il reçut la médaille militaire et déclaré inapte dès 1915. L'auteur, narrateur vécut les horreurs de la guerre au milieu de ce petit peuple de "parigots" qu'il connaissait bien pour l'avoir soigné dans les quartiers pauvres de Paris. Il laissait transpirer la violence des souffrances, des horreurs subies par ces soldats dans les tranchées, sur le front jusqu'à l'extrême du dégoût. Lui-même fut traumatisé. Pour exprimer ce qu'il ressentait, il inventa une langue totalement originale, oralisée, à partir de l'argot parisien sur des structures d'une langue académique. Après avoir déconstruit la syntaxe, il recomposa la phrase au prix d'un travail long et méticuleux. Ce style dégage une impression de naturel et de spontané de la langue de ce petit peuple qu'il côtoyait. Il traduisait ainsi avec force, sincérité, lucidité, mais nihilisme et désespérance les sentiments qu'il voulait exprimer. Ce livre peut paraître étouffant dans sa noirceur. Sa lecture est une expérience littéraire qui marque durablement le lecteur qui va « au bout

de sa nuit de lecture ». Il s'agit du roman inaugural de la modernité qui marqua définitivement l'écriture et l'auteur.

Écoutons cette phrase : « *C'est l'âge aussi qui vient peut-être, le traître, et nous menace du pire. On n'a plus beaucoup de musique en soi pour faire danser la vie, voilà. Toute la jeunesse est allée mourir déjà au bout du monde dans le silence de vérité. Et où aller dehors, je vous le demande, dès qu'on a plus en soi la somme suffisante de délire ? La vérité, c'est une agonie qui n'en finit pas. La vérité de ce monde c'est la mort. Il faut choisir, mourir ou mentir. Je n'ai jamais pu me tuer moi* ».

Mais nous en resterons là, oubliant à dessein tout ce qui suivit de la personnalité outrancière et nocive de l'écrivain, du personnage, de ses prises de position publique et de ses écrits parfois nauséux.

Blaise Cendrars : *La Main coupée*, paru en 1946.

Dans la même veine littéraire que les deux livres précédemment analysés, paru après la deuxième guerre mondiale un livre singulier, d'une puissante sincérité, écrit par un homme d'une forte personnalité sous un titre provocateur et révélateur, *La main coupée*. Rappelons le contexte. Blaise Cendrars eut une enfance douloureuse et cabossée. Il s'engagea comme volontaire dans la Légion étrangère. À la déclaration de la guerre, il fut versé dans un régiment sur la Somme. Il détesta la guerre. « La guerre est une saloperie », écrit-il. Mais il participa activement et loyalement aux combats, partageant la vie des soldats dans les tranchées. Au front, il écrivit peu, consacrant son quotidien à la besogne guerrière. Il fut sévèrement blessé en septembre 1915 à l'épaule droite. Amputé, il perdit sa main droite, celle de l'écrivain. Ce traumatisme profond allait marquer sa vie et son destin. Il dut apprendre à écrire de la main gauche. Réformé, il poursuivit la guerre. Il subit une nouvelle amputation. Il reprit son activité littéraire après sa démobilisation, et mena une vie d'aventurier. Il attendit 30 ans – il avait 61 ans –, pour écrire ce récit autobiographique puissant : *La main coupée*. Il décrit sous la forme de portraits saisissants de camarades de combats, figures singulières captivantes de vérité. Il s'agit de chroniques de la vie quotidienne, chacune portant le nom de l'un d'entre eux, comme autant d'ex-votos, pour leur rendre hommage et commémorer leur souvenir.

Je réalise à cet instant combien l'obligation de faire des choix d'exclusion d'ouvrages m'a contraint de passer sous silence des œuvres de très grande qualité littéraire et d'auteurs éminemment célèbres. Je peux au moins citer ici ces œuvres : Maurice Genevoix, peut-être le plus célèbre de tous : *Sous Verdun*, paru en 1916. Quatre volumes suivront dont *Les Épargnes*, paru en 1923, puis *Ceux de 14-18*, paru en 1936 ; Léopold Chauveau : *Derrière la Bataille*, paru en 1917 ; André Pézard : *Nous autres à Vauquois*, paru en 1918 ; Joseph Kessel : *L'Équipage*, paru en 1924 ; Pierre Drieu la Rochelle : *La comédie de Charleroi*, paru en 1929 ; Gabriel Chevalier : *La peur*, paru en 1930 ; Maxence Van der Meersch : *Invasion 14*, paru en 1935. J'aurais pu m'attarder sur un livre singulier, le premier roman d'André Chamson, auteur cévenol, chartiste, portant le titre *Roux le Bandit*. La parution de ce livre est due à une rencontre fortuite de l'auteur avec Georges Duhamel, très connu dans le monde littéraire. Il s'intéressa à cet ouvrage singulier et magnifique qui traite de l'histoire d'un garçon des hauts plateaux cévenols, terre protestante, qui refusa de répondre à l'appel de mobilisation générale au titre de sa foi profonde, s'appuyant sur ce verset de la Bible : « Tu ne tueras point » ! L'auteur devenu célèbre fut élu à l'Académie française.

Après ces sommets de la littérature, le silence se fit entendre pesamment pendant près de cinquante ans, avant que des auteurs ne reprennent la plume, certains avec talent. S'agissant d'œuvres contemporaines, parfois honorées d'un prix, elles ont été souvent reprises par le cinéma qui apporte à l'œuvre une dimension dramatique nouvelle. Je

voudrais vous proposer de clore cette présentation par ce très beau roman, écrit par Jean Echenoz, paru aux Éditions de minuit, en 2014, sous le titre qui claque à nos oreilles *14*. En quelques pages superbement écrites, il fait la synthèse entre toutes ces œuvres présentées précédemment dans leur diversité et leur singularité.

Sans être classés œuvres littéraires, les journaux de guerre, écrits au jour le jour, pour relater les faits quotidiens, les impressions personnelles, les ressentis des uns ou des autres peuvent par la qualité de l'écriture, être assimilés à des œuvres littéraires. Dans son ouvrage de référence, maintes fois cité, Jean Norton-Cru en a retenu une bonne soixantaine de titres, en soulignant pour chacun les mérites et les limites du témoignage et pour certains, plus rares, la qualité de l'écriture. J'ai retenu deux œuvres significatives.

Louis Pergaud : *Carnets de Guerre. Extraits publiés en 1938, version intégrale en 1994.*

Louis Pergaud avait 32 ans lors de la mobilisation générale du 2 août 1914. Il a déjà publié au Mercure de France *De Goupil à Margot* (prix Goncourt en 1910), *La Guerre des boutons* (1912). Ce texte est touchant à plus d'un titre. En premier lieu, parce qu'il a été découvert par la femme de l'auteur, Delphine, en ouvrant la cantine de son mari, mort sur le front dans la nuit du 7 au 8 avril 1915, lors de l'attaque de la côte 233 de Marchéville, sur la Meuse. Il venait d'être nommé sous-lieutenant dans le mois précédent. Précisons que Delphine, jusqu'en 1918, espéra la résurrection de son mari, refusant de croire à sa mort. Elle continua à lui envoyer des lettres poignantes. Dans ces carnets, l'auteur raconte avec des mots simples, les réalités de la vie quotidienne, les corvées, les revues, la solidarité de la peur, la nourriture, dans des phrases courtes, heurtées, comme hachées par le bruit des obus et scandées par les mouvements des soldats et les manœuvres. Il livre ses impressions, ses joies, ses doutes, ses peines, décrivant sa vie de troupier. La guerre décrite par Louis Pergaud est celle qui se déroule « au raz du sol ».

Il écrit ainsi : « Je griffonne ceci sous la volée des obus et je ne lève même pas le nez pour voir où ils éclateront, il est vrai qu'au sifflement particulier de chacun on devine tout de suite s'il sera pour soi ou pour les camarades d'avant ou pour ceux d'arrière ».

Paul Lantier : *Avec une batterie de 75, réédité en 2003.*

Son auteur, artilleur, âgé de 23 ans, est mort sur le front au nord de Nancy. La lecture aujourd'hui de cet ouvrage unique, remplit le lecteur d'émotion. Pas un mot de trop. Des mots d'une grande profondeur, reflétant les sentiments personnels. Pas de recherche de dramatisation. Une certaine distance qui pourrait exprimer de la tendresse, et de l'humanité. Toutes ces notes prises au quotidien ou presque, le carnet sur les genoux, dans des conditions difficiles, parfois périlleuses, reflètent les détails du travail quotidien de l'artilleur, les réactions des camarades et les sentiments de l'écrivain avec toujours une qualité exceptionnelle d'écriture et une justesse d'analyse impressionnante et émouvante. Son carnet s'achève sur ces mots griffonnés à la hâte : « une batterie allemande tire. Représailles sur Fossieux... Vingt coups par pièces... ». L'obus tiré est passé par le trou de l'abri. Il est venu tuer sans rémission notre artilleur.

J'aurais pu rajouter Louis Berthas, auteur des *Carnets de Guerre de Louis Berthas tonnelier 1914-18*, paru en 1977.

Je ne peux clore cette présentation sans porter un regard, sur deux œuvres majeures écrites l'une en anglais, l'autre en allemand.

En Angleterre, je voudrais évoquer le drame de **Rudyard Kipling**, cet auteur tellement connu de *Kim*, *du Livre de la Jungle*. Il obtint le prix Nobel de littérature en 1907. Il s'était engagé très tôt au service l'Empire Victorien. Il le chantait régulièrement dans ses livres. Mais cette fois, il décida de mobiliser l'ardeur de la jeunesse pour

anéantir l'ennemi désigné, « "le boche" ». En 1910, il écrivit un témoignage bouleversant, sous le titre « *Tu seras un homme mon fils* », dont vous connaissez tous le texte et le contexte. Il incita puissamment son fils myope, réformé et fragile, à préparer une école d'officier et à s'engager. Celui-ci avait 18 ans, lorsqu'il s'enrôla dans les armées Irish Guards britanniques. Le père et le fils échangèrent des lettres et des colis presque chaque jour. Rudyard Kipling devint journaliste et parcourut le front de la Champagne à l'Alsace se rapprochant davantage de son fils, noircissant le trait de la haine des boches et glorifiant les soldats français. Il fit paraître un petit livre *La France en guerre* Malheureusement et tragiquement, ce fils chéri disparut dans une offensive à Loos-les-Gravelle le 25 septembre 1915.

Kipling fut terrassé de douleur et de culpabilité. Il écrivit plus tard au nom de ce fils pour la patrie : « Si quelqu'un veut savoir pourquoi nous sommes morts, dites-leur, parce que nos pères ont menti ». Il sillonna le champ de bataille pour retrouver son corps, mais en vain. Celui-ci fut découvert lors de travaux près de Loos en 1992.

Chez les écrivains de langue allemande, je voudrais m'arrêter sur l'un des auteurs les plus remarquables, Ernst Jünger

Ernst Jünger : *Orange d'acier, paru en 1920 en allemand à compte d'auteur à 2000 exemplaires. Parution en français en 1930.*

Ernst Jünger avait 19 ans lorsqu'il se déclara engagé volontaire. Il devint rapidement officier. Brûlant d'enthousiasme, il fut victime de nombreuses blessures (14 au total) et reçut la croix de fer. Jünger voulait à l'origine intituler son livre *Le Rouge et le Gris* en référence à Stendhal et a finalement opté pour une image empruntée aux sagas islandaises. C'est un ouvrage puissant. Idéaliste et cultivé, il décrit tout au long de son récit avec une certaine froideur, parfois un certain flegme, à l'épreuve de feu, du déluge de balles, des orages d'obus et de corps broyés. Parfois, il manifeste plus d'allant lorsqu'il s'agit de décrire l'émotion du combat, l'ardeur qui s'empare de lui au moment de l'assaut. Ce livre a été unanimement reconnu comme un vrai chef-d'œuvre. Francophile, l'auteur a vécu très vieux. Il a traversé toutes les périodes de l'histoire complexe de son pays. Il s'était lié d'amitié avec des écrivains français, tel Julien Gracq, des hommes politiques, tel François Mitterrand qui le recevait à l'Élysée. Il est mort à plus de cent ans. Il s'était converti au catholicisme deux ans auparavant.

J'aurais dû rajouter (ne pas supprimer le d') Éric-Maria Remarque *"À l'Ouest rien de nouveau"*, paru en 1928, unanimement reconnu comme un chef-d'œuvre.

Il existera toujours des écrivains historiens, romanciers qui écriront des textes ayant trait à la guerre de 14-18, sans en avoir été les témoins. Que ferons-nous lecteurs ? Je vous propose d'ouvrir notre chapitre et conclure le propos.

3. Le journal et le roman : la vérité ou la fiction. Histoire ? Littérature ?

J'avais introduit mon propos en faisant référence, sur les conseils appuyés de Pierre Barral, à la lecture de la somme de 900 pages écrite par Jean Norton Cru, J'avais ainsi posé la question, s'agissant des œuvres présentées : Histoire ? Littérature ? C'est dans ces termes-là que l'auteur posait l'analyse critique juste et sévère, parfois radicale de tous les livres recensés et lus, près de 300. Il n'avait eu de cesse d'annoter, de trier, de classer, avec pour objectif clair : dénoncer tout écrit comportant des faussetés, des invraisemblances, des outrances littéraires, relevant de l'affabulation et pire, d'imaginer, d'inventer la guerre, sans l'avoir vécue.

Ce parti-pris se voulait éminemment scientifique, jetant au pilori certaines œuvres. « Tout le reste serait littérature ! ». Il semblait nier, voire suspecter, la part d'émotion,

attachée à la fiction, reflet du style original de l'écrivain, propre à sa création littéraire. Au-delà de ces jugements définitifs, quel jugement personnel le lecteur aujourd'hui peut-il porter sur ces textes, dont certains, de très haute qualité littéraire, ont été qualifiés de chefs-d'œuvre et honorés par des prix éminents. La liberté du lecteur n'oblige pas à se référer à Jean Norton Cru, malgré son immense travail. Au demeurant, on peut imaginer qu'il avait dû être formé, peut-être formaté à l'école des historiens de la fin du XIX^e siècle, Lavisse ou Lanson, eux-mêmes inspirés par l'esprit des Lumières qui allait prononcer le divorce entre l'Histoire et la Littérature, considérant que l'écrivain écrit, alors que l'historien fait l'histoire. Les sciences de l'histoire n'acceptaient pas les hommes de plume, dont on pensait qu'ils pouvaient faire preuve de dilettantisme. Seul l'historien était gardien de la Vérité. Je m'arrête là, conscient d'être sur des chemins réservés et peut-être interdits.

Mais revenons à notre époque et au regard libre que le lecteur peut porter sur des textes littéraires. De surcroît, face à une œuvre littéraire sur la guerre, doit-il rechercher d'abord la vérité ? De quelle vérité s'agit-il ? La vérité existe-t-elle ? Est-ce le but à poursuivre en lisant un de ces textes, par ailleurs, tellement chargé d'émotion, amplifiée par le talent littéraire de l'auteur.

Mais au fond, n'est-ce pas un faux débat ? N'y a-t-il pas autant de lectures que de lecteurs, de vérité que d'émotions et d'émotions que de différence de style ? Devant les positions radicales de Norton Cru que certains auteurs ont critiqué (Frédéric Rousseau, Le Seuil 2003 *Le Réel a priori systématique*), quelques écrivains parmi les plus connus et les plus sévèrement critiqués avaient réagi. On pense à Roland Dorgelès. Mais d'autres critiques ont nourri le débat sur la place quasi religieuse accordée aux témoins. Certains ont fait observer que les réactions à chaud, à vif, dans les tranchées, immédiatement dans l'atmosphère du combat, lourde du bruit des obus, de la frayeur et de la peur pouvaient ne pas refléter avec rigueur et lucidité les impressions profondes ressenties par les soldats. Il pouvait y avoir également une exagération dans le vocabulaire et dans la traduction de ces émotions due à une sorte d'autosuggestion. On peut s'interroger sur la sincérité et l'exactitude des témoignages dans les circonstances si particulières du front. Tenir la plume et écrire son journal sur ses genoux n'assure pas l'objectivité du témoignage. La qualité littéraire apporte le plus de la sensibilité de l'écrivain et la touche de justesse qui fait du récit une œuvre littéraire et au-delà, possiblement une œuvre d'art. « "Le roman de guerre est-il un genre faux ?" », comme l'a écrit prétendument Jean Norton-Cru.

On se situe à la frontière de l'exercice littéraire qui peut tromper sur la transmission de l'expérience de guerre, mais sans forcément défigurer la vérité. La nuance est fondamentale. Le public est-il le meilleur juge sur la qualité, la véracité, l'authenticité de ce qu'il apprécie dans les témoignages des faits décrits ? C'est ici qu'intervient le rôle de l'historien dont le savoir s'appuie sur une analyse critique sérieuse et une méthodologie éprouvée par l'étude et le travail. Son rôle est essentiel pour la connaissance, mais alors se pose, pour l'intérêt du lecteur, la valeur littéraire du document produit, le lien entre l'Histoire et la Littérature auquel l'historien n'échappe plus. Yvan Jablonka dans son ouvrage de références : *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* (qu'il a parfaitement intégré dans le cadre rigoureux de la recherche) ose affirmer, je cite : « Rien n'empêche le chercheur d'écrire et donc de faire œuvre littéraire. Il convient de concilier la rigueur des sciences sociales et la création littéraire ».

Peut-on concilier Histoire et Littérature ? Pourquoi et comment ? Yvan Jablonka, professeur d'histoire contemporaine à Paris-XIII, s'interroge positivement sur ce qu'est la littérature. La littérature, explique-t-il, est « un texte qui s'exprime par sa forme esthétique, sa recherche d'un effet qui suscite l'émotion, l'intérêt et les sentiments,

par le choix volontaire des mots et la construction de la phrase ». Ce que Barthes appelait « "le plaisir du texte" » et l'on peut ajouter pour le bonheur du lecteur. Dans la littérature, il y a « "littéral" », synonyme de sobriété, d'économie de vocabulaire. L'émotion peut naître aussi bien de la concision, de la sobriété que de l'hyperbole. Les exemples foisonnent dans les textes présentés. Jablonka écrit encore : « Le grand défi de l'historien c'est de contenir la colère de la vérité ». Il ajoute : « On peut définir l'histoire comme un hymne endeuillé à la vie et son écriture comme un romantisme en sourdine, un lyrisme dépouillé », fin de citation.

Je serais tenté de conclure sur ces mots. Mais j'y ajouterai cette dernière réflexion. Finissons-en avec ce jugement péremptoire d'une Histoire méthodique qui sonnerait le glas de la Littérature. Respirons un air plus pur avec quelques grands penseurs du siècle écoulé, de Paul Veyne à Paul Ricœur. Je cite Paul Ricœur : « L'intelligence du passé a besoin d'intrigues, de mises en scène, de description, de portraits et de figures de style ».

On peut rajouter cette réflexion qu'Antoine Prost, historien, professeur honoraire à la Sorbonne, auteur, avec **Gerd Krumeich**, d'un livre paru en 1925, sous le titre *Verdun 1916*, développe dans ses *Douze leçons d'histoire* en lui laissant le mot de la fin :

« Un grand livre d'histoire est toujours un plaisir de langue et de style ».